

CHAPITRE INTRODUCTIF :

1^o) Théorie et politique dualistes de développement.

L'apparition du phénomène du sous-développement en tant qu'objet d'étude est très récente relativement au phénomène lui-même, saisi empiriquement à travers les écarts importants entre les niveaux de vie des peuples et les grandes inégalités dans la répartition du revenu national.

En effet, la Science économique ne s'était développée, jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, qu'en fonction des problèmes économiques rencontrés par les pays "avancés". Les pays dits du "Tiers-Monde" ne suscitaient, parmi les économistes, que peu d'intérêt scientifique. Cependant, sous l'impulsion des grands bouleversements politiques consécutifs à la deuxième guerre mondiale, la pensée économique orthodoxe commença à traiter du phénomène du sous-développement en tant que phénomène original, spécifique (I).

Le débat sur la nature du sous-développement s'ouvre en mai 1951 avec la publication d'un rapport des Nations Unies concernant la situation des économies sous-développées (II). Depuis cette date, des modèles théoriques explicatifs du fonctionnement de ces économies ont été élaborés, des propositions de politiques économiques ont été suggérées et effectivement mises en oeuvre.

Parmi les explications avancées, la plus répandue et la plus communément admise est la théorie du développement dualiste. Cette théorie, validée comme savoir scientifique dans la plupart des Universités, a servi comme justification à l'élaboration et à l'application de "Stratégies du développement" visant explicitement à "vaincre le sous-développement" et à "combler le retard accumulé" mais qui, en fait, partout où elles ont été mises en oeuvre, n'ont contribué qu'à aggraver le phénomène du sous-développement. Nous pensons que seul un exposé critique de la "thèse dualiste" peut éclairer les raisons de cet échec et ouvrir la voie à une "interprétation de plus en plus rigoureuse des réalités sociales complexes et changeantes et surtout l'élaboration de stratégies d'action, pratiques, et efficaces" (III) pour les sociétés dites sous-développées.

La notion de dualisme utilisée par certains spécialistes du développement se réfère généralement à la coexistence du mode de production capitaliste avec d'autres modes de production non capitalistes. A. GUNDER FRANK rappelle que la version moderne de la "thèse dualiste" a son origine dans l'interprétation de la société

(I) Yves BRETON soutient bien que les économistes classiques avaient pris conscience de la réalité du sous-développement à leur époque. Mais il précise qu'il n'y a pas eu de leur part d'efforts systématiques de conceptualisation de ce phénomène. (Yves BRETON : "Pensée économique classique et sociétés attardées" (1759-1873) - thèse de Doctorat d'Etat en Sciences économiques - PARIS I - PANTHEON - SORBONNE - 1980).

(II) United Nations, Measures for the economic development of the underdeveloped countries, report by a group of experts appointed by the Secretary General of the United Nations - Department of Economic Affairs, New York, May 1951.

(III) STAVENHAGEN : "7 thèses érronées sur l'Amérique Latine" - PARIS - ANTHROPOS 1973.

indonésienne par le sociologue néerlandais J.H. BOEKE en 1942 : "D'après BOEKE, l'Indonésie est devenue une société dualiste en ce sens que son secteur d'exportation, moderne et capitaliste, a été créé et intégré par l'économie métropolitaine (c'est à dire impérialiste) en tant qu'enclave métropolitaine sur le sol indonésien, alors que la majorité des populations du pays continuaient à vivre dans leur économie de subsistance, traditionnelle et millénaire, qui se situait bien en dehors du système centré sur la métropole impérialiste ou capitaliste" (I).

Plus récemment, le géographe français J. LAMBERT donnait la définition suivante à partir de l'exemple brésilien : "L'économie dualiste et la structure dualiste qui l'accompagne ne sont pas nouvelles, ni même spécifiquement brésiliennes ; on les retrouve dans tous les pays inégalement développés... Les Brésiliens... sont divisés en deux systèmes d'organisation économique et sociale qui diffèrent autant par les niveaux que par les styles de vie. Ces deux sociétés n'ont pas évolué au même rythme et n'ont pas atteint la même phase ; elles ne sont pas séparées par des différences de nature, mais de périodes... Le vieux et le nouveau Brésil sont séparés par plusieurs siècles" (II)

Les deux secteurs ainsi identifiés - constitutifs de la structure dualiste - existeraient dans le même espace, mais chacun des secteurs serait organisé de manière indépendante et fonctionnerait selon une dynamique propre ; le secteur capitaliste est celui dont la loi interne essentielle est celle de l'accumulation du capital, organisé donc sur la base de la maximisation du profit ; il s'agirait du secteur industriel, mais aussi du secteur agricole "moderne". Celui-ci, ayant connu l'archaïsme, voire la féodalité, aurait "démarré" et serait devenu un secteur capitaliste relativement développé et avancé ; constitué d'unités productives "viabiles", orienté vers le marché métropolitain, ce secteur serait largement ouvert au changement, au progrès, aux innovations et à la "rationalité économique".

A ce secteur se juxtapose le secteur traditionnel. La forme sociale que revêt le procès de production - et donc de reproduction - dans ce secteur est précapitaliste. L'activité productive y est orientée soit vers la production de valeurs d'usage pour l'autosubsistance, soit vers la petite production marchande. De ce fait, ce secteur est demeuré archaïque (faible niveau de développement des forces productives, performances de production médiocres) il est pensé comme une zone d'ombre que le "progrès" n'aurait pas encore réduite ; du point de vue sociologique, les rapports dominant dans ce secteur sont de type familial et personnel, voire féodal, et ces rapports véhiculent des normes et des valeurs culturelles rigides, incompatibles avec le "modernisme" et constituant un frein à la diffusion de la "pensée économique rationnelle" ; la stabilité des structures économiques, sociales et culturelles dans ce secteur serait telle que le changement ne peut venir que de l'extérieur, précisément du secteur "moderne".

(I) A. GUNDER FRANK : "Développement du sous-développement : l'Amérique Latine" - PARIS - MASPERO - 1972.

(II) GUNDER FRANK - op cit - p. 224-225.

D'après la thèse dualiste la plus élaborée, celle de C. FURTADO (I), la structure dualiste serait le résultat de l'intégration de certains pays dans les courants d'échange internationaux. Mais cette intégration n'est que partielle puisque subsiste dans les économies ainsi intégrées un large secteur précapitaliste. Le caractère inachevé de l'intégration serait le fondement du sous-développement.

Selon cet auteur, le dualisme aurait existé dans la première phase de développement des économies ayant connu la Révolution industrielle. Mais il aurait été progressivement résorbé et ce n'est, selon lui, qu'avec le phénomène du sous-développement que le dualisme prend un caractère structurel permanent. Aussi bien, c'est à la fois l'inachèvement de l'intégration au marché mondial capitaliste et la permanence de cet inachèvement qui serait source du blocage du développement. Plus précisément, "la partie développée est analysée comme siège d'effets dynamiques, la partie sous-développée comme négation (elle est le sous-développement) et restriction du développement (elle entrave l'expansion de la partie développée)" (II).

Cette interprétation de l'économie nationale comme ensemble composé de deux secteurs a conduit à l'élaboration de plusieurs modèles de développement dualiste sensés représenter schématiquement le fonctionnement et la croissance de l'économie dualiste. Les plus importants sont les modèles de A. LEWIS (III), et de RANIS et FEI.

Si ces auteurs du "dualisme" ont élaboré autant de versions différentes, il est toutefois possible d'en dégager une logique commune, autrement dit un modèle général qui leur soit commun. On y retrouve fondamentalement l'idée directrice selon laquelle la croissance de l'économie dualiste se réalise par le biais de la croissance du secteur capitaliste. Les conditions de fixation des salaires sont telles qu'il se produit un transfert du "facteur travail" vers ce secteur, induisant ainsi une élévation de la productivité moyenne du travail et une restructuration de l'ensemble de l'économie. Plus précisément, on trouve à la base de tous les modèles de développement dualiste le postulat selon lequel un noyau capitaliste (ou forme d'organisation capitaliste de la production) implanté dans une économie précapitaliste tend à résorber progressivement celle-ci grâce à une réallocation des "facteurs de production" (capital, mais surtout main-d'oeuvre disponible en quantité illimitée) du secteur traditionnel vers le secteur moderne.

(I) C. FURTADO : "théorie du développement économique" - PARIS - PUF - 1976 (2^e édition).

(II) C. BENETTI : "l'accumulation dans les pays capitalistes sous-développés" - Ed. Anthropos - 1974 - p. 64.

(III) W. A. LEWIS : "Economic development with unlimited supplies of Labor" Manchester School of Economic and social Studies (Manchester) - Vol. 22 n° 2 - Mai 1954 - p. 139-191. Il existe une traduction française de cet ouvrage par Jean CLEMENT (texte ronéoté).

L'élaboration du modèle suppose la formulation d'un certain nombre d'hypothèses :

1^o Hypothèse d'offre illimitée de travail : Dans les économies dualistes, le secteur moderne bénéficie d'une offre illimitée de main d'oeuvre au taux courant de salaire, du fait de l'importance, dans ces économies, de la population relativement au "capital" et aux ressources naturelles.

Cette hypothèse est indissociable du mode de fixation du salaire propre aux économies dualistes. Celui-ci est une donnée exogène par rapport au fonctionnement du secteur moderne ; il est déterminé en fonction des conditions de production et de rémunération dans le secteur traditionnel et situé au niveau de subsistance, égal au produit moyen par travailleur agricole. Il suffira alors que le capitaliste fixe un salaire réel supérieur à ce niveau pour qu'il puisse disposer de la main-d'oeuvre du secteur traditionnel et dégager un excédent réinvestissable (A. LEWIS estime l'écart à 30 %, nécessaire pour compenser les "coûts de transfert" pour le salarié).

La parfaite élasticité de l'offre de travail signifie donc que " quand le secteur capitaliste offre un surcroît d'emploi au taux de salaire existant, le nombre de gens disposés à travailler à ce taux est supérieur à la demande" (I). Cette situation, associée à l'accroissement démographique, fait que l'emploi peut croître sans augmentation du salaire réel qui reste stable pendant l'expansion du secteur moderne.

2^o Hypothèse d'excédent structurel de travail :

L'excédent de travail est défini comme "la quantité de travail qui peut être retirée d'un secteur sans diminution de la production, les autres "facteurs de production", les techniques et les méthodes d'organisation ne subissant aucun changement, ou seulement des changements mineurs" (C. BENETTI - op cit - p. 100).

Cette hypothèse signifie que pendant la phase d'absorption du travail excédentaire par le secteur moderne, le produit agricole total et le produit moyen par travailleur du secteur traditionnel sont maintenus constants. S'il en est ainsi, c'est parce que la productivité marginale du travail excédentaire est nulle ; c'est cette situation qui est assimilée au chômage déguisé agricole.

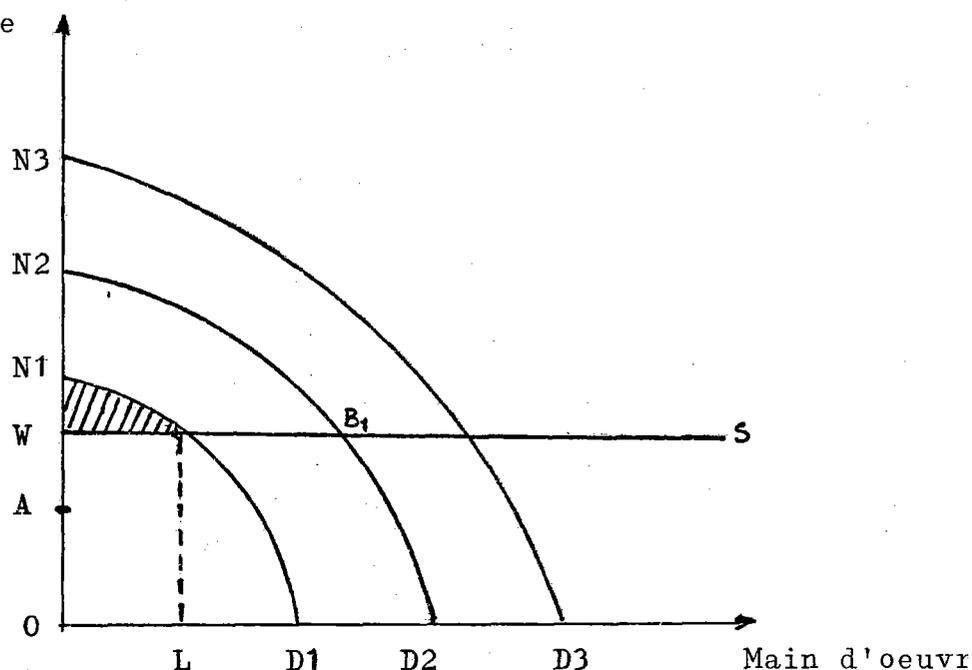
(I) A. SID AHMED : "Croissance et développement - t1 - OPU - Alger. 1979. Cette hypothèse est conforme à la conception classique d'une offre illimitée d'emploi au salaire de subsistance. Une telle hypothèse, formulée par SMITH et RICARDO se justifie historiquement lorsque, en Europe Occidentale, la désorganisation de l'économie artisanale précapitaliste due au développement du capitalisme a permis la libération d'une main-d'oeuvre abondante et sa réallocation en faveur du secteur en développement. Cette hypothèse a été abandonnée par les théoriciens néo-classiques pour qui le salaire dans le secteur moderne est déterminé à l'intérieur de ce secteur et dépend de la productivité marginale du travail dans ce secteur.

3° Surplus, épargne et investissement :

Dans la conception dualiste, la clef du processus d'expansion économique réside dans l'utilisation du surplus économique, son réinvestissement en vue de créer un capital nouveau. Comme d'une part il n'existe que deux catégories de revenus - le salaire et le profit - et que d'autre part le salaire est fixé au niveau le plus bas, l'épargne des salariés est négligeable et le surplus global s'identifie avec le surplus des capitalistes, et celui-ci est égal à la masse des profits. De plus, toute l'épargne est supposée être automatiquement investie, d'où l'identification de ces deux catégories.

4° Enfin, les modèles dualistes adoptent l'hypothèse d'une économie fermée, "successivement généralisée à l'économie ouverte". Le mécanisme de croissance du secteur moderne peut être représenté de la manière suivante :

Productivité marginale du travail et taux de salaire.



Un stock donné de capital fixe et de technique dans le secteur capitaliste peut absorber une quantité variable de main d'oeuvre représentée par la courbe de productivité marginale du travail (ou courbe de demande de main-d'oeuvre) $N1 D1$; OA représente le niveau de subsistance dans le secteur traditionnel ; pour un niveau de salaire réel (dans le secteur capitaliste) fixé à W , la main-d'oeuvre absorbée sera OL , l'offre (élastique) de main d'oeuvre WS prenant la forme d'une courbe horizontale (I).

Le produit total ON, B, L sera réparti entre les salaires représentés par le rectangle OWB, L et un excédent (ou surplus capitaliste ou profits) représenté par le triangle $N1 WB1$. Le réinvestissement successif de cet excédent permet, pour un niveau des salaires

(I) Notons que c'est la fixité du salaire qui explique que la courbe de productivité marginale du travail est en même temps courbe de demande de travail.

stable pendant toute la phase d'expansion, de déplacement de la courbe de demande vers la droite et le passage aux courbes N2 D2, N3 D3, etc... Ce passage se fait par transfert de main-d'oeuvre du secteur traditionnel vers le secteur capitaliste. C'est ce transfert au bénéfice du secteur en expansion qui constitue la relation fondamentale entre les deux secteurs de l'économie dualiste (I).

Ce processus d'expansion se traduit par l'accroissement simultané de la part du secteur capitaliste dans le produit national (la production agricole du secteur traditionnel restant stable) et de la part des profits dans le secteur capitaliste, d'où accroissement de la part des profits capitalistes, moteur de l'accumulation, dans le revenu national.

L'expansion se poursuit jusqu'à l'absorption totale de l'excédent de main-d'oeuvre. Au delà, le niveau du salaire réel dans le secteur capitaliste ne peut plus rester stable ; il aura tendance à s'élever avec l'augmentation de la productivité marginale du travail ; l'économie "entre dans une phase supérieure de sous-développement, que l'on ne peut plus analyser en termes de dualisme" (II).

Ce schéma, développé par A. LEWIS, constitue l'essentiel de la théorie dualiste. On a vu qu'il repose sur l'hypothèse centrale de productivité marginale nulle du travail excédentaire. La phase durant laquelle la croissance économique du secteur capitaliste se poursuit sur la base d'une productivité marginale nulle est dite "phase de décollage". Mais au delà de cette phase, sa croissance économique tend à accroître la productivité marginale du travail dans le secteur traditionnel par suite d'une amélioration de l'organisation de la production ou de l'introduction du progrès technique dans ce secteur. C'est cette situation que RANIS et FEI se proposent d'étudier (I)

Pour ces auteurs, l'expansion industrielle induit non seulement une demande croissante de travail, mais également une croissance de la demande de produits en provenance du secteur traditionnel. Par suite, l'équilibre antérieur est rompu puisque le retrait de la population excédentaire s'accompagne désormais (la productivité marginale du travail, bien qu'inférieure au salaire institutionnel, étant maintenant positive), d'une baisse de la production et du surplus du secteur traditionnel. C'est ce que RANIS et FEI appellent le "shortage point" ou point de pénurie. Comme la production du secteur traditionnel est constituée pour l'essentiel de biens-salaires, sa baisse induit une élévation des coûts salariaux dans le secteur capitaliste, et une détérioration des termes de l'échange des produits industriels. Pour les théoriciens du dualisme, la hausse du niveau de salaire dans le secteur capitaliste induit un ralentisse-

(I) La mise à jour de cette relation fondamentale montre combien est abusive l'interprétation du dualisme comme juxtaposition de deux secteurs n'entretenant aucun rapport.

(II) C. BENETTI -op cit - p. 44.

(III) Gustav RANIS et John C. FEI : "Development of the labor surplus economy - theory and policy" - Illinois - Richard D. IRWIN - Inc, 1964

ment de l'accumulation du capital dans ce secteur. C'est la thèse du "freinage salarial". Il s'agit dans ces conditions d'assurer "une répartition adéquate du fond d'accumulation entre le secteur industriel et le secteur agricole permettant d'accroître la productivité agricole et de maintenir le niveau du produit et du surplus moyen" (I). Ceci ne peut être possible qu'en mobilisant "l'épargne rurale oisive" au moyen d'une restructuration du secteur traditionnel, grâce à l'intervention de l'Etat.

Enfin, la deuxième phase étant achevée, la productivité marginale du travail et le salaire s'égalisent dans toutes les activités productives. "A partir de ce point, la rémunération des facteurs serait fonction des productivités marginales respectives (II). Le développement économique sera analysé, à la manière néo-classique, dans le cadre de modèles de croissance à un seul secteur.

L'analyse dualiste, née dans les années 1950, peut-être considérée comme une alternative féconde aux explications du phénomène du sous-développement comme une étape par laquelle seraient nécessairement passées toutes les économies actuellement développées. Elles admettaient implicitement ou explicitement l'idée que les pays sous-développés se trouvaient tout simplement à un stade de l'évolution économique qui serait en retard par rapport à celui des pays dits "développés".

Cette explication, systématisée par W. W. ROSTOW (III), est maintenant facilement réfutable dans la mesure où il est reconnu que l'économie des pays aujourd'hui industrialisés était qualitativement différente de l'économie des pays sous-développés ; elle n'était ni exploitée, ni dominée, ni déformée. Ch. BETTELHEIM écrit à ce sujet : "Les pays aujourd'hui industrialisés n'étaient pas des pays économiquement dépendants. La structure de leur production ne comportait pas quelques secteurs hypertrophiés étroitement liés à quelques marchés étrangers et fortement pénétrés de capitaux également étrangers. Ces économies ne se développaient pas ou ne stagnaient pas selon l'évolution du marché mondial de telle ou telle matière première ou produit agricole brut. Elles ne supportaient pas la charge de lourdes obligations extérieures (intérêts, dividendes, royalties payés à des capitalistes étrangers), leur industrie naissante n'avait pas à affronter la concurrence d'industries puissantes déjà établies et dominées par le même grand capital que celui qui aurait dominé leurs propres richesses nationales. Ces économies ne dépendaient pas pour leur reproduction élargie d'importations d'équipements venant de l'extérieur ; si elles étaient peu industrialisées, ces économies n'étaient pas déformées et déséquilibrées, mais au contraire, intégrées et autocentrées" (IV). Au total, les "pays dits sous-développés ont évolué en même temps que les pays développés, mais ils n'ont pas évolué dans le même sens, ni de la même façon" (V).

(I) C. BENETTI - op cit - p. 102

(II) C. FURTADO - op cit - p. 155

(III) W. W. ROSTOW : "Les étapes de la croissance économique" - PARIS - Ed. du Seuil - 1962 -

(IV) Ch. BETTELHEIM : "Planification et croissance accélérée"

(V) Idem.

Dans la mesure où le sous-développement n'est qu'un retard, un stade inférieur du développement économique, il s'agit de faire suivre aux pays sous-développés - par des politiques économiques "adéquates" - la voie suivie par les pays aujourd'hui industrialisés.

C'est à une conclusion voisine qu'aboutissent les explications du sous-développement comme "cercle vicieux", effet d'un processus de causalité circulaire. Selon les tenants de cette thèse (I), le bas niveau du revenu national par tête est la caractéristique principale du sous-développement. De ce fait, le taux d'investissement courant (c'est à dire la part du revenu national consommée productivement) est faible. Ce taux d'investissement, moteur de la croissance, ne peut accroître que si le revenu national croît. Or celui-ci à peu près au même rythme que la croissance de la population dont la forte consommation improductive limite la création de biens-capital.

Aussi bien, la solution aux problèmes du sous-développement passe par le recours aux investissements étrangers pour pallier l'insuffisance de l'investissement interne, et la création d'une classe d'entrepreneurs dynamiques à l'image de celle qui existe dans les pays développés et qui, grâce à son "abstinence naturelle", mais aussi aux facilités accordées par l'Etat (crédits bancaires, mise en place des infrastructures,...) est seule capable de promouvoir le développement économique.

Au total, ces approches considèrent que l'explication du fonctionnement des économies les plus avancées dans le processus d'industrialisation suffit pour comprendre ce qui se passe dans les économies sous-développées. Point n'est besoin d'élaborer une explication autonome et une problématique nouvelle du développement.

Avec la théorie dualiste au contraire s'affirme l'idée que le sous-développement est un processus historique autonome dont la représentation théorique doit être différente de celles élaborées pour les économies avancées. A ce titre, on peut considérer que dans le cadre de l'Economie politique (au sens de MARX), la théorie dualiste du développement économique est la construction la mieux élaborée, et fournit l'explication la plus achevée du sous-développement.

Cependant, le caractère achevé de cette théorie - dans les limites étroites de l'Economie politique - ne lui confère aucun label de simplicité. Nous tenterons de montrer qu'au contraire, ni les hypothèses de base, ni la structure logique interne du modèle dualiste ne sont acceptables, ce qui fonde le caractère erroné des propositions de politiques économiques qui en découlent.

1) Critique des hypothèses :

a) En élaborant son modèle, A. LEWIS affirme qu'il s'agit

(I) Voir notamment les travaux de R. NURSKÉ

d'un "modèle classique modifié" (I) du fait de l'hypothèse d'offre illimitée de travail au taux courant de salaire qui y est adoptée. Cette hypothèse est centrale dans la mesure où elle donne tout son sens au modèle : elle permet la fixation du salaire réel non au niveau de la productivité marginale du travail (à la manière néo-classique), mais au niveau du minimum physiologique de subsistance (à la manière classique).

Or une telle hypothèse ne peut-être formulée abstraitement ; elle ne peut renvoyer qu'à une situation historiquement déterminée. Il est vrai qu'au 18^e - 19^e s en Grande-Bretagne, "l'accumulation du capital détruit les formes de production antérieures, libère la force de travail et, en un deuxième temps la réintègre dans le circuit de la production capitaliste. Et puisqu'il y a un décalage entre ces deux phases, l'expansion du capitalisme se réalise dans les conditions d'excédent de travail (II).

Cette hypothèse a été formulée dans un cadre historique précis : celui d'une économie capitaliste se constituant en économie capitaliste se constituant en économie mondialement dominante. Or l'économie dualiste - objet d'étude d'A. LEWIS - est une économie sous-développée, dominée par l'impérialisme. Dans ces conditions, il est méthodologiquement erroné d'étendre l'hypothèse d'offre illimitée d'emploi à l'économie dualiste ; car cela reviendrait à appliquer mécaniquement aux économies sous-développées un schéma d'analyse émanant de situations historiques totalement différentes. Comme le note très justement C. BENETTI : "il y a contradiction entre l'histoire de la théorie (c'est à dire les modifications d'ordre techniques apportées par A. LEWIS à la théorie classique) et l'histoire de son objet" (III).

D'autre part, il faut noter que cette hypothèse est irréaliste pour beaucoup de pays africains et latino-américains pauvres et peu peuplés, ce qui a amené certains auteurs à modifier le modèle de base d'A. LEWIS en y intégrant le cas de la force de travail migrante (IV).

b) le deuxième point discutable a trait à l'hypothèse "dualiste" selon laquelle le niveau de salaire dans le secteur moderne est "légèrement supérieur" à celui qui prévaut dans le secteur traditionnel (cet écart, de 30 % environ, serait nécessaire pour couvrir les coûts de transfert et les coûts urbains de subsistance), et surtout l'affirmation que cet écart reste constant durant la phase de "décollage".

(I) A. LEWIS - op cit - p. 32

(II) C. BENETTI - op cit - p. 77

(III) idem p. 78

(IV) C'est le cas du modèle de BARBER par exemple.

Une telle hypothèse ne résiste pas à l'examen des "faits" : la quasi totalité des études sur les salaires dans les économies sous-développées ont conclu que malgré l'existence d'un chômage croissant et massif, les salaires réels dans le secteur moderne (notamment dans l'industrie) étaient deux ou trois fois supérieurs au revenu familial moyen dans le secteur traditionnel. Entre autres, A. SID AHMED signale qu'en Inde en 1958, les manoeuvres d'usines percevaient cinq à six fois l'équivalent du revenu annuel moyen des travailleurs ruraux.

D'autre part, l'écart des rémunérations entre l'agriculture et l'industrie s'accroît en moyenne de 4 à 5 % par an, c'est à dire à un taux souvent plus élevé que celui relatif à l'accroissement annuel du revenu réel par tête. Il est important de noter que, contrairement à l'hypothèse du modèle dualiste, cet accroissement du salaire dans le secteur moderne - pour les économies étudiées - a eu lieu avant que l'excédent de main-d'oeuvre n'ait été résorbé, c'est à dire précisément au cours de la phase de "décollage". Dans ce cas, il y a lieu de se demander si l'évolution des salaires dans le secteur moderne est bien déterminée par l'évolution des rémunérations réelles dans le secteur traditionnel, comme il est affirmé par les théoriciens du dualisme.

c) Dans les modèles de développement dualiste, c'est l'accroissement de l'emploi industriel qui peut absorber le surplus de main-d'oeuvre existant et permettre la résorption progressive du "dualisme" de l'économie nationale ; le transfert de main-d'oeuvre vers le secteur moderne se fait au rythme de l'accroissement de la demande de travail de ce secteur.

Or l'expérience des pays sous-développés montre que, contrairement au modèle d'A. LEWIS, l'afflux de main-d'oeuvre vers le secteur moderne a été supérieur à ce que pouvait absorber ce secteur. Malgré la réalisation d'investissements importants dans l'industrie, l'emploi dans ce secteur a augmenté moins rapidement que la population et la production industrielles ; l'accroissement (relatif) des salaires a lieu malgré le développement d'un "chômage visible" dans les villes. Et même si on admet l'hypothèse d'offre illimitée d'emplois, force est de constater, que celle-ci se heurte à "une économie structurellement incapable de l'absorber" (I).

d) On a vu que la théorie dualiste adopte l'hypothèse d'excédent de travail ; cette hypothèse est déduite de la productivité marginale nulle du travail "sur une grande échelle" dans le secteur traditionnel ; celle-ci est assimilée au chômage déguisé agricole. Il y a lieu de se demander ici si le chômage déguisé est théoriquement possible. Selon la définition admise par les théoriciens néo-classiques, " la productivité marginale d'un facteur de production consiste dans le produit ou extrant additionnel obtenu avec une unité additionnelle de ce facteur, tous les autres facteurs

étant maintenus constants" (I). Il est clair que cette notion du produit marginal s'applique aux unités de travail fourni et non à la force de travail disponible. De plus, elle ne porte, par définition, que sur un seul point : seule la dernière unité de facteur employé (ici le travail) est nulle. Comment alors peut-on admettre, comme le font les théoriciens du dualisme, l'existence d'une productivité marginale du travail nulle "sur une grande échelle" ? On déduit que le critère de productivité marginale nulle n'est pas significatif, et n'est pas logiquement lié à l'existence d'un excédent de travail.

D'autre part, n'y a-t-il pas contradiction entre l'utilisation de "l'épargne rurale oisive" (nécessaire au cours de la deuxième phase, celle de la restructuration du secteur traditionnel) par les landlords capitalistes (donc animé de la "rationalité capitaliste") et l'emploi d'une main d'oeuvre à laquelle est versé un salaire institutionnel supérieur à sa productivité ? En fait, des études empiriques montrent que dans la plupart des pays, un transfert même limité de main-d'oeuvre, le niveau des techniques restant le même, se traduit par une limitation sensible de la production.

2) Le freinage salarial :

On a vu que dans le cadre du développement dualiste, le maintien des salaires réels à un niveau stable permet l'expansion, dans le secteur capitaliste, de la part des profits et donc du taux d'accumulation du capital. Celui-ci accélère à son tour l'absorption de l'excédent de travail. A contrario, une baisse des salaires dans le secteur capitaliste a des effets à la baisse sur la part des profits et donc du taux d'investissement. Cela ralentit l'absorption de l'excédent de travail. C'est la thèse dualiste du freinage salarial.

Cette thèse, très simplificatrice, renvoie à un vieux débat théorique inauguré par les auteurs classiques anglais ; ceux-ci postulaient la relation (assimilée à une identité) entre l'épargne et l'investissement. Aussi bien, toute expansion de l'épargne se traduit pour eux par l'accroissement proportionnel de l'investissement, et le niveau de l'épargne est le seul facteur limitatif des possibilités d'investissement.

Bien que non justifié théoriquement, ce postulat pouvait avoir une justification historique chez les auteurs classiques : la tendance inhérente au capitalisme naissant à l'élargissement des marchés internes aussi bien que la position dominante de l'économie anglaise à cette époque offraient des perspectives pratiquement illimitées aux investisseurs. De ce fait, seule une restriction de l'épargne pouvait freiner la tendance à l'investissement du capital additionnel.

(I) P. SAMUELSON : "L'Economie - techniques modernes de l'analyse économique" - traduction de Gaël FAIN - Paris - A. COLIN - 1964 - 2 volumes.

Mais la critique formulée à l'encontre de l'hypothèse d'offre illimitée d'emploi peut-être valablement reconduite ici : la relation épargne - investissement, justifiée pour le cas du capitalisme anglais en formation, ne l'est plus pour le cas des économies capitalistes sous-développées, dominées par l'impérialisme, étant donné l'absence de débouchés internes et externes à laquelle se heurtent ces économies. Les possibilités d'investissement étant réduites dans ce type d'économies, il n'y a plus de raison de penser que l'excédent dégagé dans le secteur moderne y est automatiquement investi. Les facteurs limitatifs de l'accumulation du capital sont à rechercher ailleurs que dans la restriction des profits, et donc de l'épargne.

En outre, on sait depuis MARX qu'une hausse absolue des salaires n'est pas incompatible avec l'élévation des profits capitalistes et de l'accumulation du capital. MARX ici renverse la relation salaire - accumulation du capital puisque ce n'est pas le taux de salaire qui détermine le taux d'accumulation, mais inversement le taux d'accumulation qui détermine le taux de salaire. La composition du capital restant la même, "le progrès constant de l'accumulation doit même, tôt ou tard amener, une hausse graduelle des salaires..... Chaque année fournira de l'emploi à un nombre de salariés supérieur à celui de l'année précédente, et à un moment donné, les besoins de l'accumulation commenceront à dépasser l'offre ordinaire de travail. Dès lors, le taux des salaires doit suivre un mouvement ascendant" (I). Contrairement à la thèse de LEWIS, une hausse du taux de salaire ne conduit donc pas nécessairement à une baisse du taux d'investissement.

Enfin, la thèse dualiste du freinage salarial suppose que les profits sont réinvestis pour élargir le capital et créer de nouveaux emplois. Or la loi de la concurrence capitaliste impose le recours au progrès technique afin d'élever la productivité de ceux ayant déjà un emploi. C'est ce qui ressort clairement de cette citation de MARX : "Dans le progrès de l'accumulation, il n'y a donc pas seulement accroissement quantitatif et simultané des divers éléments réels du capital : le développement des puissances productives, du travail social que ce progrès amène se manifeste encore par des changements qualitatifs, par des changements graduels dans la composition organique du capital, dont le facteur objectif gagne progressivement en grandeur proportionnellement par rapport aux facteurs subjectifs, c'est à dire que la masse de l'outillage et des matériaux augmente de plus en plus en comparaison de la somme de force ouvrière nécessaire pour les mettre en oeuvre. A mesure donc que l'accroissement du capital rend le travail plus productif, il en diminue la demande proportionnellement à sa propre grandeur" (II).

On déduit de ce qui précède que :

1. la capacité - ou l'incapacité - du secteur moderne à créer de nouveaux emplois n'est pas liée à l'évolution du taux de salaire,

(I) K. MARX "Le capital" - LI - T III - Chap. XXV - p. 55 (Ed. Sociales)

(II) Idem - p. 64.

mais aux besoins de l'accumulation du capital, ce qui infirme la thèse du freinage salarial.

2. l'excédent de main-d'oeuvre dans le secteur traditionnel n'est pas antérieur au développement du capitalisme ; il ne lui préexiste pas ; il en est au contraire le produit et résulte de la nature du développement capitaliste lui-même.

L'idée d'une réduction progressive de l'excédent de travail au fur et à mesure du développement du secteur moderne ne peut être acceptable : G. ARRIGHI montre, dans le cas de la Rhodésie que "la surabondance de l'offre de main-d'oeuvre dans le secteur moderne est grandissante, plus importante pour la période contemporaine des années 1950 et 1960 que pour celle des débuts de la colonisation de 1896 à 1919, parce que cette surabondance est organisée par la politique économique du pouvoir et du capital (I).

La même conclusion est tirée du cas algérien : "une étude du développement de l'Algérie lors de la période coloniale montrerait qu'à l'instar de la Fédération de Rhodésie, c'est le développement colonial qui, en bouleversant le schéma algérien agro-pastoral de la veille de la conquête a engendré une situation d'offre croissante de main-d'oeuvre au salaire de subsistance, renversant ainsi le modèle de LEWIS (II).

* *

*

On a vu que les modèles de développement dualiste ne peuvent être considérés comme des "modèles classiques modifiés" ; ce sont des constructions s'inscrivant dans la tradition néo-classique ; ils ne sont rien d'autre que l'application des principes généraux du néo-classicisme aux problèmes du développement économique (I). Cette filiation "théorique" se manifeste notamment dans le rôle central attribué à la notion de "productivité marginale" des facteurs ainsi qu'aux hypothèses relatives à la production représentée par une "fonction de production homogène linéaire à deux facteurs" du

(I)Giovani ARRIGHI : "labour supplies in historical perspective : a study of the proletarianization of the african peasantry in Rhodesia" (1969) cité par S. AMIN : "l'accumulation à l'échelle mondiale" p. 80.

(II) A. SID AHMED - op cit - p. 577. Ce point constitue précisément l'objet de la première partie de ce travail : "Dualisme et politique agraire coloniale en Algérie : le Plan de Constantine".

(I) D'ailleurs le terme même "néo-classique" nous paraît impropre. Si les théories classique et néo-classique ont en commun la croyance aux lois économiques naturelles et aux bienfaits du libéralisme, leurs postulats de base comme la structure logique de leur construction théorique sont totalement différents. Voir sur ce sujet l'ouvrage de G. DELEPLACE : "théorie du capitalisme : une introduction" - PUG - 1980.

type $Y = f(K,L)$.

Or, depuis notamment les travaux de P. SRAFFA, il a été démontré de manière décisive que la théorie néo-classique de la production et de la répartition est radicalement fautive (I). Dans ces conditions, écrit S. AMIN : "Si comme discipline particulière de la science sociale, la théorie économique marginaliste ne vaut strictement rien, il n'est pas étonnant que les tentatives d'élaboration d'une "théorie du sous-développement" dans ce cadre soient particulièrement pauvres" (II).

Dénuée de toute valeur scientifique, la "théorie" dualiste doit être pensée comme idéologie du développement, c'est à dire à la fois comme une tentative de mystification de la réalité et comme un effort de justification d'une pratique économique et politique de classe. Cette idéologie, née dans les Universités occidentales, est très largement diffusée dans les pays du "Tiers-Monde", non seulement par les représentants des bourgeoisies nationales, mais aussi par certains courants qui se réclament du marxisme.

Cette idéologie remplit deux fonctions essentielles :

- Véhiculant une vision apologétique du capitalisme présenté comme un système économique et social "rationnel" et harmonieux, elle tend à voiler les contradictions objectives et les antagonismes inhérents à son fonctionnement. Le capitalisme serait la forme d'organisation sociale la plus adéquate pour résoudre les problèmes du sous-développement. Dès qu'une dimension minimale est atteinte par le mode de production capitaliste, celui-ci a la capacité d'absorber les autres modes de production et de briser l'hétérogénéité structurelle caractéristique du sous-développement économique et social : "Une fois que le secteur capitaliste est apparu, écrit A. LEWIS, son expansion n'est plus qu'une question de temps" (III).

- Vision apologétique du capitalisme, cette idéologie se veut par là même apologie de son support de classe, la bourgeoisie nationale dominante dans les économies capitalistes sous-développées. Celle-ci, "se posant comme classe progressiste, située par là même aux limites de la croissance (donc l'existence du sous-développement) à l'extérieur d'elle-même. La théorie du développement dualiste traduit techniquement cette idéologie en exprimant le freinage de la croissance capitaliste comme effet soit des revendications salariales des travailleurs, soit de l'organisation précapitaliste de la production agricole (les limites venant du "monde extérieur" étant par hypothèse supprimées" (IV). Dès lors, il est reconnu aux bour-

(I) Voir l'ouvrage de J. FRADIN : "Les fondements logiques de la théorie néo-classique de l'échange" - PUG - 1976.

(II) S. AMIN - p cit - p. 17.

(III) A. LEWIS - op cit - p.

(IV) C. BENETTI - op cit - p. 110.

geoisies nationales des pays sous-développés la capacité de mettre en oeuvre une politique économique (de classe) apte à étendre le capitalisme à "l'autre partie" et de promouvoir le développement économique et social. A. G. FRANK écrit à ce sujet : "la stratégie politique que l'on associe généralement à ces interprétations (dualistes) effectivement et théoriquement erronées du développement et du sous-développement consiste pour les bourgeoisies à promouvoir l'extension du modernisme au secteur archaïque en intégrant celui-ci au marché national et mondial, et pour les marxistes à souhaiter le développement de la pénétration capitaliste dans les campagnes féodales et le parachèvement de la révolution démocratique bourgeoise (I).

Telles sont, nous semble-t-il, les deux fonctions - idéologiques - essentielles de la "théorie" du développement dualiste. Or, il est possible de démontrer que :

1 - Le sous-développement n'est pas le fait de l'isolement d'une partie des économies d'Amérique Latine, d'Afrique et d'Asie par rapport au système capitaliste (national et mondial). Bien au contraire, il est le résultat de la totale intégration de ces économies au système capitaliste. "L'archaïsme", le "féodalisme", le "traditionnalisme" ne préexistent pas au mode de production capitaliste, ils en sont le produit nécessaire ; l'existence des deux secteurs identifiés par les dualistes résultent d'un processus historique unique ; ils sont partie intégrante d'une seule société globale. C'est la nature contradictoire du capitalisme, exprimée par la loi du développement inégal, qui est cause simultanée et dialectique du développement et du sous-développement. Cette loi, qui traduit une contradiction interne essentielle du système capitaliste, se manifeste notamment entre l'industrie et l'agriculture, entre les pays industrialisés et les pays coloniaux et semi-coloniaux, entre diverses branches de l'industrie et enfin entre diverses régions d'un même pays.

Ceci peut-être illustré par l'histoire coloniale de l'Algérie au cours de laquelle le système économique algérien a été détruit, transformé et intégré non pas partiellement, mais dans son ensemble au système capitaliste mondial.

2 - Faute d'avoir saisi l'unité dialectique du mode de production capitaliste, les tenants du dualisme en arrivent à attribuer à la bourgeoisie nationale un rôle historique "progressiste" qui ne peut être le sien. Non seulement la politique économique que cette classe dominante met en oeuvre ne peut apporter aucune solution au problème du sous-développement, mais elle contribue à en aggraver les conditions.

A propos de l'Amérique Latine, A. G. FRANK écrit :

"l'Amérique Latine connaît une société et une économie dialectiquement intégrée, ce qui contraint à l'heure actuelle la bour-

(I) A. G. FRANK - op cit - p. 225, souligné par nous, MB.

geoisie - y compris ses secteurs les plus nationalistes - à poursuivre des politiques qui, quelle que soit l'importance du développement qu'elles engendrent pour la minorité, condamnent la majorité des latino-américains à un sous-développement sans cesse plus profond, et la bourgeoisie elle-même à une dépendance accrue par rapport à la bourgeoisie métropolitaine du système néo-impérialiste et à son absorption par celle-ci" (I).

Ce point de vue, qui peut être généralisé à toutes les bourgeoisies nationales des pays intégrés au système capitaliste mondial, explique l'incapacité des classes dominantes de ces pays, quel que soit par ailleurs le discours idéologique dont elles se parent, à promouvoir une véritable stratégie de rupture avec le système impérialiste. Cette rupture ne peut être possible que par l'expropriation des bourgeoisies nationales comme classes possédantes et par leur élimination comme classes dominantes et dirigeantes.
